

## Chapitre 1

« **C**a va aller, Elsa ? » Florent, les sourcils froncés, l'air inquiet, me regardait comme si j'étais dans la phase terminale d'un cancer particulièrement agressif.

— Ça va aller, je te jure. Je prends une dernière bouffée d'air frais et je te rejoins à l'intérieur.

Dès que Florent a disparu, je me suis mise à fouiller dans mon sac à main et j'en ai retiré fébrilement un paquet de cigarettes et une boîte de Tic Tac à l'orange. Après m'être assurée que personne ne se trouvait aux alentours, j'ai allumé ma première cigarette depuis trois cent deux jours et demi.

Une horrible Craven A sans filtre, achetée au dépanneur du coin dans l'espoir de m'amuser autant que possible en l'absence de dealer de crack, de millepertuis ou de quelque autre modificateur d'humeur du genre dans ce hameau perdu.

Inspire, expire. Tousse.

L'effet du tabac et de toutes les autres cochonneries qui se trouvaient dans ma cigarette n'a pas tardé.

Re-inspire, re-expire. Re-tousse.

Légèrement euphorique, j'ai allumé une autre Craven A, me suis rendu compte que j'en avais déjà une à la bouche— ai constaté par le fait même à quel point, nicotine ou pas, j'étais à côté de mes pompes. Qu'est-ce que je foutais ici ? Je me le demandais franchement chaque fois que je jetais un coup d'œil à l'église qui se trouvait devant moi.

Malheureusement, j'étais là, et on m'attendait. J'ai donc tiré d'une main sur la petite robe noire, bien trop courte pour l'occasion, que mon manteau d'hiver couvrait presque entièrement.

Puis, j'ai pris une dernière bouffée de chaque cigarette avant de les envoyer valser dans un banc de neige grisâtre et j'ai caché le paquet rouge sang au fond de mon sac à main. J'ai ensuite pénétré dans le lieu de culte, où un air d'orgue se faisait déjà entendre. Évidemment, j'avais réussi à manquer le début de la cérémonie. Zut.



Une fois le pas de l'église franchi, j'ai été envahi par une désagréable sensation de déjà-vu quand j'ai aperçu l'inévitable scène, celle que j'appréhendais tant : une foule muette composée d'amis et de membres de la famille, était solennellement réunie autour de ma sœur — enfin, de ce qu'il restait de ma sœur.

— Euh... Excusez-moi, mademoiselle...

J'ai dévisagé le petit homme en costard qui venait de m'apostropher :

— Quoi ?

— Vous êtes... ?

— La sœur de... de la défunte, ai-je dit en indiquant l'allée centrale du menton.

Mon interlocuteur a froncé les sourcils :

— Pardon... ?

— La sœur de Murielle.

Son visage s'est éclairé aussitôt.

— Oh ! Félicitations, alors !

Je lui ai lancé un regard mauvais avant d'aller prendre place discrètement dans la dernière rangée. Félicitations ? FÉLICITATIONS ? C'est de condoléances que j'avais besoin, pas de félicitations ! J'ai observé à nouveau ma grande sœur.

Au moins, on pouvait dire que la métamorphose était réussie : maquillage impeccable – elle paraissait rajeunie de trente ans –, mise en plis parfaite, robe d'un blanc virginal, voile relevé pour laisser voir à tous l'état de sérénité qui était le sien en ce jour. Ciao ciao, ma sœur. Vive la mariée !

Pauvre Murielle. Elle avait beau être l'aînée de la famille, elle n'avait toujours pas compris que le mariage ne lui apporterait rien d'autre que des emmerdes.

Tandis que je remontais discrètement l'allée de gauche dans l'église, je l'ai vue avancer vers sa destinée, confiante et sereine comme une vache qui se dirige vers l'abattoir, la longue traîne de sa robe soutenue par sa fille Juliette, complice innocente du drame à venir. Du drame ? C'est plutôt aux prémisses d'une tragédie que j'avais l'impression d'assister. J'aurais sans doute dû hurler, me lever, faire une scène, crier : « Noooooon ! », feindre un malaise ou, mieux, avoir un vrai malaise – j'étais sûrement allergique aux cierges, ou à l'orgue. Mais, comme dans un cauchemar,

mar, je restais plantée sur mes grandes jambes, aussi immobile et silencieuse qu'un poisson mort. Autour de ma sœur, les invités, au contraire, s'agitaient, se faisaient joyeusement aller l'index sur le bouton de l'appareil photo, transformés pour l'occasion en vrais paparazzis. Flash par ci, flash par là, on se serait cru à la remise des Oscars. J'ai cherché Brad Pitt du regard – il n'était pas encore arrivé.

Aux premières loges, par contre, à la place de Brad et des autres vedettes d'Hollywood, ma mère se tenait droite comme un poteau et paraissait aussi émue que moi, mais pour d'autres raisons.

En un geste dramatique étudié, elle a essuyé une larme. Puis, reprenant son aplomb habituel, elle a jeté un coup d'œil discret à sa montre.

À ses côtés, mon père, le sourcil gauche relevé, la bouche entrouverte, comme étonné d'être là, jouait nerveusement avec sa cravate.

Mon charmant frère Jérémie, quant à lui, était encore plus en retard que moi, son siège vide accusant cette absence que ma sœur ne pardonnerait jamais. Heureusement, Marie-Hélène, sa douce et tendre moitié, avait été la première arrivée, ce qui avait dû permettre à ma sœur de trouver une oreille attentive pour beugler contre son indigne cadet.

Apparemment à bout de nerfs,

Marie-Hélène essayait en vain de maintenir en place leurs trois enfants. Les infernaux jumeaux, avec une efficacité de pros, se tapaient dessus à coups de figurines Bob l'éponge – à quatre ans, on les sentait déjà prêts à passer dans les ligues majeures – tandis que le petit dernier s'agitait dans les bras de sa mère en lançant des cris de cochon qu'on égorgé.

L'acoustique de l'église étant excellente, ses pleurs rythmaient la musique de l'organiste.

Devant l'autel, indifférent au tumulte du monde ou plus vraisemblablement sourdingue, un vieux prêtre chauve et bedonnant se frottait les mains en souriant. Le marieur. Je l'ai dévisagé avec des yeux diaboliques, genre Carrie dans le film tiré du roman de Stephen King, mais il avait la foi, il n'a pas bronché. Qui aurait donc pu me dire pour quelle raison absurde ma sœur – qui, soit dit nonchalamment en passant, avait déjà à son actif *trois* divorces – avait tenu à se marier dans une église catholique ? Ça m'échappait complètement, d'autant plus que ses trois mariages précédents avaient eu lieu, respectivement :

- 1) *à l'hôpital – quelques heures avant la naissance de sa fille* ;
- 2) *à l'hôtel de ville* ;
- 3) *à Bora Bora*.

Il y avait quelque chose comme une évolution dans le choix des lieux, non ? Alors pourquoi une église, maintenant ? D'ailleurs, Murielle n'avait jamais vraiment été croyante.

Quand on l'interrogeait à propos de sa foi, elle haussait les épaules, prenait un air de grande mystique et soupirait : « Oh, je crois en quelque chose... »

Puis, elle se taisait et concentrait son attention sur un point fixe au loin ou sur une petite mousse collée à son chandail, laissant clairement entendre à son interlocuteur qu'il ne servait à rien d'insister, elle n'en dirait pas plus.

Cela dit, s'il était un tantinet bizarre, ou à tout le moins surprenant qu'une fille qui croyait seulement «en quelque chose» veuille avoir un mariage religieux, il m'apparaissait *tout à fait* incompréhensible qu'un grand Sénégalais comme Boubacar, musulman ou animiste selon l'heure du jour ou de la nuit, accepte sans rechigner de se marier dans un lieu de culte catholique. N'aurions-nous pas dû plutôt fêter l'événement tout nus sur une plage de sable chaud en faisant des incantations aux baobabs ?

Pourtant, l'église était pleine à craquer. Installés en rangs d'oignons sur les bancs de bois inconfortables se trouvaient à peu près tous les gens qui avaient marqué mon existence : les tantes et les oncles, les cousins et les cousines, et surtout les amis.

Ma sœur a toujours eu horreur que son bonheur passe inaperçu et, contrairement au bon sens qui aurait voulu qu'un quatrième mariage se célèbre dans la discréetion, voire dans la honte, elle avait tenu à inviter *tout le monde*.

Même mes propres amis, comme s'il s'agissait de leur montrer à quel point sa vie était formidablement plus mouvementée et excitante que la mienne.

Machinalement, pour passer le temps, je me suis mise à faire l'inventaire de mes amitiés. Chloé, amie de toujours, témoin fidèle de mes premières amours – quelques heures d'approximatif bonheur – et de mes premiers chagrins d'amour – d'interminables soirées à noyer ma peine dans les cocktails aux fruits volés dans la cave de ses parents et à écouter *Footloose* en regrettant que Kevin Bacon n'habite pas le quartier.

Ma meilleure amie était accompagnée de sa nouvelle conquête, un grand châtain clair dont j'avais

déjà oublié le nom. Chloé l'avait trouvé à l'épicerie ou sur un site web, je ne sais plus trop, un de ses deux lieux de rencontre privilégiés.

Derrière les nouveaux amoureux qui se bécotaient comme s'ils s'apprêtaient à s'unir pour l'éternité mais qui se sépareraient sans doute dans les prochaines semaines – du Chloé tout craché –, se trouvaient mes collègues.

L'équipe du café Azucar, ce lieu de travail très, très temporaire où je passais le plus clair de mon temps depuis bientôt six ans.

Judy, la propriétaire, et son mari Andrew, homme à tout faire qui ne faisait jamais grand-chose ; Sandrine, la serveuse aux grands yeux de femme fatale et aux boucles ensoleillées, jeune maman séparée dont tous les clients auraient voulu avoir engendré le descendant, blottie dans les bras du chanceux Simon ; et finalement Vincent, reconnu dans toute la galaxie pour ses cappuccinos, éternel éphèbe qui, de dos, ressemblait à une jeune fille.

Florent s'était installé à côté de lui, accompagné de son inséparable Alexis-partenaire-de-travail-ami-de-toujours-voisin-de-palier.

J'ai réprimé une folle envie d'aller les chercher et de les emmener dans un petit bar miteux que j'avais aperçu sur le bord de la route.

Mais je ne pouvais pas faire ça, j'aurais risqué de nous faire bannir à vie de la famille, Florent, moi et tous les descendants que nous n'aurons probablement jamais. Je suis donc restée sur mon banc en mâchant vigoureusement une poignée de Tic Tac. Ça défoule.



Devant l'autel, cependant, le prêtre avait enfin décidé de passer aux choses importantes – trêve de photos et de sourires, on n'avait pas que ça à faire. Sérieux comme le pape qu'il n'était pas, il a lentement articulé les paroles fatidiques, qu'il avait dû répéter pendant des semaines pour prononcer convenablement le nom du futur époux de ma sœur :

— Murielle Lemieux, voulez-vous prendre Boubacar Youssef Abdoullaye N'Diaye comme époux, pour le meilleur et pour le pire, jusqu'à ce que la mort vous sépare ?

Cours, Murielle, cours ! Il est encore temps.

— Oui, je le veux.

Trop tard.

— Boubacar Youssef Abdoullaye N'Diaye, voulez-vous...

J'ai espéré un instant que quelqu'un sorte de la foule. Un ami de Boubacar ? Un parent qui aurait vu d'un mauvais œil ce mariage catholique ? Un griot qui interromprait les paroles du curé des sons de son djembé ? Le fantôme de Jean-Paul II qui se serait rendu compte que l'Église avait beau être au bord de la faillite, il y avait quand même des limites à ce qu'on pouvait tolérer, et qu'il était inacceptable de bénir un mariage entre un fidèle de l'islam, animiste de surcroît, et une femme divorcée plusieurs fois ?

Mais il ne s'est rien passé.

Je me suis retenue pour ne pas allumer une nouvelle Craven A, mâchant à la place le reste de mes Tic Tac pendant que ma sœur et Boubacar échangeaient les bagues et s'embrassaient sous les applaudissements du public en délire, qui en redemandait. Sauf qu'il n'y aurait pas de rappel, le show était fini.

Les cloches de l'église se sont mises à sonner. Voilà, c'était fait. Officiellement unis *jusqu'à ce que la mort les sépare*. La MORT.

Ce n'est pas rien, ça, surtout si l'on s'arrête deux secondes au fait que la vie dure en moyenne quatre-vingt-deux ans dans ce sacré pays où le froid vient à bout de toutes les sympathiques maladies qui pourraient abréger l'existence efficacement – malaria, fièvre typhoïde, douces amies qui vous tuent un mari obsolète en moins de deux.

Dans les faits, cependant, après cinq ans, la moitié des mariages tomberaient à l'eau – plouf ! Eh oui, malgré les voeux pieux et les beaux espoirs, des tas de couples mariés se sépareraient pour des raisons bien moins nobles que la mort : des histoires de hausse d'hypothèque ou de baisse du désir, de factures en retard ou d'éjaculation précoce, de gain de poids ou de perte de confiance, de mots durs ou de seins flasques, de fausses vérités ou de véritables mensonges, de fantôme dans le placard ou d'amant sous la couette, de désir d'enfants ou d'enfantillages. Bref, pour n'importe quoi.

Mais la mort ? Non, jamais. Alors, à quoi bon se marier – a fortiori après trois échecs ? N'était-ce pas un tout petit peu hypocrite ?

D'ailleurs, le cas de ma sœur n'avait rien d'unique : bon an, mal an, quelque quarante-quatre mille de mes concitoyens se mettent la corde au cou. Vingt-deux mille mariages ! Vous imaginez combien ça fait de fric dépensé, ne serait-ce qu'en dragées, ça ? De quoi refinancer le système de santé au grand complet !

Cependant, j'entends déjà le petit murmure des sceptiques s'élever : « Oh, on ne se laissera pas

berner ! Son jeu est clair ! Elle est tout simplement jalouse ! Elle aurait voulu être à la place de sa sœur, la pôôôvre petite. » Que les sceptiques économisent leur salive et gardent leurs idées pour eux.

Vingt ans après la terrible Malédiction de la voisine, j'aurais aussi pu me marier, si je l'avais voulu. Florent, cet homme qui avait noué la cravate de mon père le matin même, qui était entré dans ma vie et dans mon lit quatorze mois auparavant, aurait sans doute fait un mari parfait : il n'avait jamais compris comment fonctionnait un balai, mais se débrouillait avec les gadgets électroniques les plus sophistiqués ; il n'avait jamais apporté de nourriture chez moi, mais vidait mon frigo à une vitesse surprenante ; à trente-trois ans, il avait déjà perdu bon nombre de cheveux, mais gagné des poils dans les oreilles. Un vrai mari, quoi.

Heureusement, nous n'étions qu'amants. Ce qui, comme raison de fêter, me semblait bien valoir un mariage.